



SÉRIE EP. 1 ÉTATS-UNIS : UNE DROITE À L'EXTRÊME

La droite tech contre la démocratie : comment la Silicon Valley s'est radicalisée

Elon Musk et Peter Thiel en tête, la droite tech regroupe une galaxie d'individus qui tracent les contours d'un mouvement politique, intellectuel et financier complexe, et extrêmement influent. Premier volet de notre série sur la transformation de la droite américaine.

Maya Kandel - 17 mars 2024 à 12h42

La Silicon Valley a longtemps bénéficié d'une aura hippie, cool, libertaire, qui collait à l'image d'une industrie de « start-up montées dans un garage » par de jeunes hommes ingénieurs. Ils sont devenus multimilliardaires, leurs inventions changent le monde. Mark Zuckerberg a eu 40 ans, les autres ont entamé la cinquantaine. Leurs projets sont toujours plus grandiloquents, ils s'impliquent en politique, et certains se sont radicalisés sous nos yeux.

La Silicon Valley change, et on peut parler de l'émergence d'une « droite tech » dont les affinités avec la droite et l'extrême droite sont de plus en plus apparentes et assumées. Ce n'est pas le cas de toute la Silicon Valley, évidemment, des magnats font des donations aux démocrates, et d'autres restent à l'écart de la politique.

L'année 2020 a pesé dans cette évolution : les confinements liés au Covid ont irrité nombre de patrons, de même que les injonctions adressées au monde de l'entreprise après la mort de George Floyd et les manifestations historiques qui ont suivi.

Mais c'est aussi la politique antitrust de Joe Biden qui a accéléré ces évolutions : la plus grande offensive de ces dernières décennies, même si ses résultats sont minces à ce stade, se déploie en particulier contre les géants de la Silicon Valley. On est loin de « l'histoire d'amour » de la Silicon Valley avec Barack Obama, dont la vision

consistait à laisser les grands acteurs du numérique se déployer à leur guise, soulignant leur capacité à changer le monde...

La droite tech est un objet politique à suivre, une galaxie d'individus qui tracent les contours d'un mouvement politique, intellectuel et financier complexe, et surtout extrêmement influent. Cet article tente de la définir à partir de ses principales figures et des idées qui les inspirent et qu'elles propagent.

L'alibi libertarien

On a longtemps et paresseusement qualifié la Silicon Valley de libertarienne, du nom de cette philosophie anti-État américaine. Mais la droite tech n'est libertarienne que lorsque cela l'arrange. Ce n'est pas ce qui définit aujourd'hui son idéologie, dont les traits principaux servent surtout à justifier l'accumulation de richesse sans précédent de la Silicon Valley, et à défendre l'irresponsabilité face aux tentatives de régulation.

Les figures principales de la droite tech, ce sont d'abord plusieurs des plus riches et influents titans de la Silicon Valley : Elon Musk, qu'on ne présente plus ; Peter Thiel, fondateur de PayPal et de Palantir ; ou des capital-risqueurs comme Marc Andreessen, Ben Horowitz ou David Sacks, qui financent des candidats républicains.

Cette droite porte des sujets omniprésents dans le débat public aux États-Unis, et de plus en plus en Europe, de l'intelligence artificielle (IA) aux projets de colonisation de Mars, justifiés par différents termes en « isme », transhumanisme, longtermisme, accélérationisme et autres cosmisme, qui se présentent comme des philosophies, mais dont l'inspiration vient surtout de la science-fiction américaine des années 1960 et de la pop culture hollywoodienne.

La droite tech représente un nouveau centre de pouvoir politique aux États-Unis, où l'argent privé est le nerf de la guerre électorale. Mais elle est davantage qu'une source de financement des campagnes, davantage qu'un mouvement qui présente ses candidats (même si elle le

fait aussi) : de plus en plus, elle imprime sa marque intellectuelle sur l'ensemble de la droite américaine.

Un soutien financier, mais pas que

En 2016, la présence de Peter Thiel à la convention républicaine qui intronisait Trump avait choqué. Aujourd'hui, le basculement vers la droite des titans de la Silicon Valley est devenu banal. David Sacks, qui avait soutenu Hillary Clinton en 2016, Marc Andreessen, soutien d'Obama en 2008, financent des candidats républicains mais aussi le complotiste Robert Kennedy Jr., également soutenu par Jack Dorsey, le fondateur de Twitter.

Marc Andreessen, créateur du premier navigateur web, milliardaire et capital-risqueur, a publié un « Manifeste techno-optimiste », condensé de la pensée de la droite tech, avec son technosolutionnisme béat et son culte de l'IA. Il y cite *Le Manifeste du futurisme* de l'Italien Filippo Tommaso Marinetti (1876-1944), qui évoluera vers le fascisme : *« La technologie doit être un assaut violent contre les forces de l'inconnu, pour les forcer à s'incliner devant l'homme. »* Son associé Ben Horowitz a annoncé en décembre 2023 que leur société de capital-risque, a16z, allait soutenir financièrement, dans la campagne 2024, des candidats *« alignés avec [leur] vision et [leurs] valeurs sur le plan technologique »* et s'opposer *« à ceux qui veulent tuer l'avenir technologique des États-Unis »*.

Mais il ne s'agit pas que de soutien financier. En 2023, Musk avait lancé la campagne de Ron DeSantis sur Twitter dans un débat animé par David Sacks, et appelé à soutenir les candidats républicains lors des *midterms* 2022. Surtout, Musk possède Twitter, devenu X, et qui ressemble au réseau Reddit des années 2010, terre de l'*alt-right* et des trolls russes – tout en restant la « place publique » où figurent tous les politiques et journalistes.

Le libertarianisme de Musk, c'est la liberté du patron.

La radicalisation de Musk s'est déroulée sous nos yeux : il suffit de regarder l'évolution de ses tweets, passés de commentaires techniques sur les moteurs de fusée à une frénésie complotiste, à l'image d'un cousin radicalisé après trop de temps en ligne pendant le Covid. Sauf que Musk fait ce qu'il veut du réseau social X, décide de son algorithme, de suspendre, de masquer... tout comme il

peut interrompre son fournisseur d'accès à Internet Starlink dans les zones occupées de l'Ukraine.

Le libertarianisme de Musk, c'est la liberté du patron. Ses démêlés actuels avec OpenAI, créateur de ChatGPT, illustrent d'ailleurs de manière exemplaire le double discours de l'entrepreneur, dont les motivations, loin de l'idéal libertarien, ont toujours été – surprise – de gagner la bataille commerciale.

Le libertarianisme de la Silicon Valley est ainsi surtout un alibi, reflétant l'hypocrisie fondamentale d'une industrie (Internet) qui n'aurait pas vu le jour sans l'argent de l'exécutif (celui de la Darpa, une agence du Pentagone) et la bienveillance du législatif (le vote par le Congrès de la Section 230 dans les années 1990, qui garantit encore l'irresponsabilité des plateformes vis-à-vis des contenus qu'elles diffusent). C'est ailleurs qu'il faut chercher l'armature intellectuelle de la droite tech.

La « pop philo » du gourou Curtis Yarvin

Curtis Yarvin est un ingénieur informatique et blogueur, devenu célèbre en 2017 quand Politico l'a cité comme référence de Steve Bannon, ancien conseiller de Donald Trump et toujours agitateur d'extrême droite. Peter Thiel a contribué au financement de son entreprise et considère Yarvin comme un *« historien intéressant »*. Le sénateur républicain de l'Ohio J.D. Vance, autre poulain de Thiel, le cite avec approbation et Musk lui-même repenait l'image de la pilule rouge en mai 2020.

C'est en effet à Curtis Yarvin que l'on doit le détournement de la « pilule rouge » du film *Matrix* pour symboliser *« l'accès à la réalité »*, ici la conversion aux idées de l'extrême droite, qui en a fait une référence culte.

Yarvin avait lancé en 2007 un blog prolifique sous le pseudonyme de Mencius Moldbug. Grand lecteur, il y a produit pendant près de sept ans d'innombrables textes, souvent une succession de théories et affirmations invérifiables parsemées de références historiques et littéraires. Son post sur la pilule rouge s'intitule, ce n'est pas anodin, *« Un argumentaire contre la démocratie »* : Yarvin en fait ainsi le symbole d'une pensée « contestataire » qui définit ses élucubrations néoréactionnaires et monarchistes. Son apport conceptuel le plus connu est le concept de « cathédrale »,

qui désigne « l'élite » et plus précisément les médias, universités, et autres institutions intellectuelles.

Thiel, Vance et Yarvin ont participé aux conférences du mouvement national-conservateur (ou *natcon*), créé par le penseur ultraconservateur israélo-américain Yoram Hazony pendant la présidence Trump pour donner une armature intellectuelle au parti républicain redéfini par sa victoire.

La droite tech met hiérarchie et autoritarisme au service de la technologie.

Yarvin se présente comme néoréactionnaire (ou NRX) et ses idées ont été reprises par le philosophe et professeur britannique Nick Land sous le nom de « *Lumières sombres* », un antilibéralisme politique qui considère que liberté et démocratie sont incompatibles.

Le blogueur John Ganz parle de « *retour du modernisme réactionnaire* », évoquant le livre de l'historien Jeffrey Herf, *Le Modernisme réactionnaire : haine de la raison et culte de la technologie aux sources du nazisme*, publié en 1984, qui décrit le modernisme réactionnaire des nazis non pas comme le rejet de la modernité mais comme la recherche d'une modernité « *alternative* », technologique et industrielle, mais sans libéralisme ni démocratie : un récit où la technologie est au service d'une société hiérarchique et d'un pouvoir autoritaire. On pourrait même parler d'inversion dans le cas de la droite tech, qui met hiérarchie et autoritarisme au service de la technologie. C'est bien ce que Yarvin vise avec son « *techno-monarchisme* ».

Début février 2024, Curtis Yarvin débattait avec Richard Hanania, autre poulain de Peter Thiel et nouveau héros intellectuel de l'extrême droite d'outre-Atlantique en 2023. Hanania décrit dans un post de juin 2023 la « *tech right* » comme « *un mouvement qui croit en l'exploitation de la technologie et de l'innovation pour rendre le monde meilleur, s'opposant à ce que l'humanité soit freinée par un égalitarisme déplacé ou une tradition irréflectie* ». Il vient de publier un livre (non traduit à ce jour) sur Les Origines du wokisme (intégré selon lui dans la loi sur les droits civils de 1964 qui a mis fin à la ségrégation), livre encensé par Thiel, Andreessen, Sacks et Vivek Ramaswamy, éphémère candidat aux primaires républicaines.

Le livre est promu par l'Institut Claremont en Californie, centre de réflexion de plus en plus ouvertement antidémocratique, sous couvert de défense des idéaux de la fondation des États-Unis, et dont plusieurs membres ont joué un rôle clé dans l'ascension du trumpisme, mais aussi dans l'assaut du 6 janvier 2021 contre le Capitole. Richard Hanania, dont le *Huffington Post* a révélé qu'il écrivait pour un site suprémaciste blanc il y a dix ans, a créé un *think tank* qu'il préside et est intervenu dans le « campus anti-woke » de l'université du Texas, financé par Thiel et d'autres pour proposer une éducation alternative.

Fétichisme du QI et justification des inégalités

Pourquoi Hanania, comme Yarvin, ont-ils l'oreille, les louanges et le soutien financier de milliardaires de la Silicon Valley ? Parce qu'ils les flattent et leur sont utiles : leurs propos offrent une justification pratique aux inégalités et à l'accumulation de richesses par quelques-uns. Comme à d'autres moments de l'histoire américaine, où l'idée d'une hiérarchie raciale servait à justifier la ségrégation et les lois des quotas, les théories sur le QI permettent de rationaliser l'inégalité capitaliste : si certains individus ou groupes sont destinés à être au bas de l'échelle en raison d'un QI inférieur, il n'y a pas de problème d'accumulation obscène des richesses par quelques autres.

L'historien Quinn Slobodian a écrit plusieurs articles sur ce « *culte du QI* » devenu « *une idéologie toxique* » dans la Silicon Valley, rappelant le livre de 1958 du sociologue britannique Michael Young, roman dystopique au titre devenu une expression iconique, « *la montée de la méritocratie* ». Slobodian parle de « *revanche des nerds* », les « *premiers de la classe* » devenant « *riches et célèbres* ». Adolescent, Yarvin faisait partie d'une étude sur les jeunes surdoués en maths. Il est clairement resté attaché à cette idée puisqu'il condamne la démocratie qui gâche les personnes à QI élevé en les mêlant à des personnes à QI faible.

Yarvin, dans un blog de 2008, imaginait l'incarcération de chaque membre improductif de la société dans « *un isolement permanent, ciré comme une larve d'abeille dans une cellule scellée sauf en cas d'urgence* ». Pour qu'il ne devienne pas fou, chaque cellule comprendrait « *une interface immersive de réalité virtuelle qui lui permettrait de vivre une vie riche et épanouissante dans un monde* ».

totalelement imaginaire ». « *Dans le futur de Yarvin, écrit Slobodian, le métavers sauve la méritocratie.* » Là encore, c'est Matrix.

Le rôle des réseaux sociaux

La provocation fait bien sûr partie du pitch, tant elle peut se confondre avec cet état d'esprit « à contre-courant » cultivé depuis toujours par la Silicon Valley et également glorifié par l'esprit complotiste de ce premier quart de siècle (Marie Peltier décrit bien son essor dans *Obsession*). *The Contrarian* est d'ailleurs le titre de l'excellente [biographie de Peter Thiel](#) par le journaliste Max Chafkin. Les références à la culture populaire sont essentielles aussi. Le but, c'est la viralité, le quart d'heure de gloire warholien du XXI^e siècle.

On retrouve les échos d'un autre héros de la droite tech – et de Peter Thiel, en particulier, puisqu'il suivit ses cours –, le philosophe français René Girard, qui a longtemps enseigné à Stanford, l'université d'élite de la Silicon Valley. Girard a théorisé la viralité des réseaux sociaux avant l'heure avec ses écrits sur le [mimétisme](#) :

« *L'homme est incapable de désirer par lui seul : il faut que l'objet de son désir lui soit désigné par un tiers.* »

Les titans de la tech veulent gagner de l'argent, fût-ce au prix de la démocratie et de la paix civile.

C'est l'invention des boutons « like », « partage » et « retweet » (2009) qui va transformer les réseaux sociaux et la viralité en ligne. C'est à ce moment-là que les réseaux sociaux vont changer de dynamique, promouvant l'indignation, les comportements de foule, le règne des passions – tout ce que les institutions politiques tentent de refroidir et canaliser afin de permettre la discussion et le compromis, conditions de la démocratie.

Mais ces caractéristiques qui minent la démocratie constituent un meilleur modèle économique. Or c'est bien toujours cela le but, les titans de la tech veulent gagner de l'argent, fût-ce au prix de la démocratie et de la paix civile. Il existe aussi entre eux une rivalité permanente, car ils se connaissent depuis vingt ou même trente ans : Musk et Thiel ont partagé des locaux au début des années 1990, Thiel a cru en Zuckerberg

et financé Facebook, Sacks faisait partie de la [« mafia PayPal »](#)...

L'abus de science-fiction

Le « corpus » doctrinaire des titans de la droite tech fait aussi beaucoup référence à George Lucas, *Star Trek*, et à l'œuvre de J. R. R. Tolkien, véritable obsession de Thiel, qui a lu la trilogie plus de dix fois, et baptisé plusieurs de ses compagnies en empruntant au *Seigneur des anneaux* (Palantir, Valar Ventures, Mithril Capital...). Thiel veut être « *immortel comme les elfes* », et le transhumanisme, en gros, c'est cela.

Quant aux autres grands termes en « isme », longtermisme, cosmisme, extropianisme, certains universitaires les étudient, et il existe même un acronyme pour les décrire en bloc, [Tescreal](#) (pour *Transhumanism, Extropianism, Singularitarianism, Cosmism, Rationalism, Effective Altruism, Longtermism*), [inventé](#) par Timnit Gebru et Émile P. Torres ([voir son fil sur le sujet](#)).

L'auteur de science-fiction [Charles Stross](#) en propose une autre interprétation dans un [article savoureux](#) publié dans la très sérieuse revue *Scientific American* en décembre 2023, « *Les milliardaires de la tech doivent cesser d'essayer de rendre réelle la science-fiction de leur enfance* » : « *Elon Musk veut coloniser Mars. Jeff Bezos préfère les plans des années 1970 pour des habitats orbitaux géants. Peter Thiel finance des recherches sur l'intelligence artificielle, l'extension de la vie et les villes artificielles sur l'eau. Mark Zuckerberg a dépensé 10 milliards de dollars pour tenter de créer le Metaverse du roman Snow Crash de Neal Stephenson. Et Marc Andreessen, de la société de capital-risque Andreessen Horowitz, a publié un "manifeste techno-optimiste" promouvant une étrange philosophie accélérationniste qui appelle à un avenir non réglementé, uniquement capitaliste, de pur chaos technologique.* »

« De jeunes enfants rois apparemment inoffensifs qui voulaient faire un monde meilleur et ont fini en Dark Vador. »

Kara Swisher, journaliste spécialiste de la tech

Rappelant que la SF des années 1950-1960 reflète aussi la vision idéologique de cette période aux États-Unis, il

conclut sur ce [tweet](#) d'Alex Blechman, une satire parfaite de l'évolution de la Silicon Valley :

Que l'on peut traduire ainsi :

« Auteur de science-fiction : Dans mon livre, j'ai inventé le Nexus du tourment comme une mise en garde.

Entreprise technologique : Nous avons enfin créé le Nexus du tourment, tiré du roman de science-fiction classique "Ne créez pas le Nexus du tourment". »

Kara Swisher, [journaliste tech légendaire](#) passée par le *Wall Street Journal*, le *Washington Post* et le *New York Times*, vient de publier un livre, *Burn Book*, sur ses trois décennies à couvrir la Silicon Valley. Celle qui connaît les Musk, Thiel, Zuckerberg depuis trente ans décrit « *de jeunes enfants rois apparemment inoffensifs qui voulaient faire un monde meilleur et ont fini en Dark Vador* ».

Elle insiste surtout sur leur « *orgueil démesuré* », lié à leur succès et à leur immense fortune : « *Cette situation a inévitablement altéré leur âme, créant une arrogance qui masquait ce qui était une profonde haine de soi et une grande colère. Je n'ai jamais vu un groupe de personnes aussi puissantes et riches qui se considéraient aussi intensément comme des victimes.* » Victimes d'une

démocratie qui veut taxer leurs fortunes et réglementer leurs activités, hostilité revancharde vis-à-vis des universités et médias traditionnels qui les critiquent et sont décrits comme des fabriques de « pilule bleue ».

Thiel et Musk, comme Bannon et Trump, partagent cette vénération de la pilule rouge, la disruption pour elle-même, quintessence de l'esprit du siècle : c'est la devise de Facebook, « *Move fast and break things* » (Va vite et casse des trucs), de Bannon et de son « *flood the zone with shit* » (inonde la zone de merde), Trump et ses menaces constantes de chaos, qu'il appelle de ses vœux de manière de plus en plus explicite.

Maya Kandel

Boîte noire

Cet article est le premier d'une trilogie sur la transformation de la droite américaine.

À suivre : *L'alt-right*.

Maya Kandel est chercheuse indépendante, associée à l'Université Paris 3 Sorbonne-Nouvelle (laboratoire CREW), spécialiste des États-Unis, et travaille en particulier sur la transformation de la droite américaine.
